

niches pour des statues dans l'entre-colonnement. En face de ce monument, on remarque plusieurs excavations sans décoration extérieure. L'une d'elles contient une salle fort remarquable, ornée de 14 pilastres doriques cannelés.

En continuant l'ascension de la gorge, on rencontre bientôt une tombe Dorique, et l'on arrive au sommet de la hauteur d'où l'on jouit d'un magnifique panorama de Pétra. Au S., s'étend jusqu'à la base du mont Hor un grand plateau appelé **Soutouh-Haroun**, les terrasses d'Aaron. On remarque en ce lieu, outre de nombreuses grottes sépulcrales, d'immenses réservoirs taillés dans le roc et destinés à recueillir l'eau de pluie. Du côté de l'E., on aperçoit les débris d'une forteresse, et, un peu plus bas, un tombeau en forme de pyramide. De ce monument on peut redescendre au théâtre par l'escalier déjà décrit (V. p. 866), ou regagner le forum en quelques instants par une descente rapide.

2° PARTIE NORD.

En quittant le forum, il faut remonter quelques minutes le Aïn-Mouça, puis le traverser pour aller visiter les tombeaux de la **Falaise Orientale**. Cette partie de la montagne renferme les plus magnifiques monuments funéraires de Pétra. Nous indiquerons seulement quelques-uns des principaux.

Tombeau avec terrasse. Il est situé à l'extrémité S. de la falaise orientale au débouché du Sik. Pour y arriver, il faut grimper au milieu de monceaux de ruines de toute espèce. On remarque encore cinq étages d'arcades de 2 mètr. 40 de diamètre, en pierre de taille et d'un travail massif. Elles servaient à soutenir une plate-forme ou terrasse artificielle devant l'entrée du tombeau, qui est creusé dans le roc vertical de la falaise. La porte de celui-ci est placée dans une baie de 3 mètr. de profondeur, de chaque côté de laquelle

règnent des galeries formées de douze colonnes doriques. La porte est ornée de quatre magnifiques colonnes du même ordre, parfaitement conservées, grâce à leur position qui les met à l'abri de la pluie. Au-dessus de cette porte, qui a 2 mètr. 50 de largeur, se trouve une fenêtre, particularité rare dans les tombeaux de Pétra. La salle intérieure a 10 mètr. de hauteur et 15 mètr. de largeur. Au fond et en face de la porte, on remarque trois baies demi-circulaires. Ce tombeau avait été transformé en église chrétienne; une inscription peinte, qui existait encore du temps de Burckhardt, indiquait la date de sa consécration. — Continuant à suivre la falaise vers le N., et dépassant plusieurs beaux monuments, on trouve à la distance de 5 mètr., une

Tombe corinthienne. Sa façade est une répétition de celle du Khaznèh-Fir'oun, seulement elle est moins richement sculptée, et le pinacle, ainsi que les tours latérales ne sont pas ornées de bas-reliefs.

A côté de ce monument se trouve un magnifique

Tombeau à trois étages de colonnes. Il a quatre portes entre lesquelles se trouvent des pilastres ioniques surmontés de frontons. Les deux rangées de colonnes supérieures sont également ioniques. Quelques-uns des chapiteaux sont inachevés, d'autres sont en stuc. L'intérieur est loin de répondre à la magnificence de la façade. On pénètre dans quatre chambres sans ornements, dont la plus grande n'a que 12 mètr. 72 de largeur.

Tombeau avec inscription latine. Il est situé à peu de distance au N. La porte, précédée d'une terrasse à laquelle on arrive par des escaliers, est ornée de pilastres. Au-dessous de la corniche on lit les mots: *Præfectus Florentinus*.

Dans les nombreuses gorges, qui débouchent dans l'enceinte du côté Nord, on trouve beaucoup

de grottes sépulcrales que l'on fera bien de visiter, mais qu'il serait trop long de décrire. En quittant le tombeau avec l'inscription latine, on suivra le petit torrent dont nous avons déjà parlé (V. p. 866), et qui descend de la grande vallée du N. On remarquera en route plusieurs ponts ruinés. Le terrain est jonché, dans toutes les directions, de débris de toute espèce, parmi lesquels on ne trouve que quelques fragments de colonnes. Il est probable que cette partie de la ville ne renfermait que peu de monuments publics. A mesure que l'on avance les ruines se multiplient; on peut, en certains endroits, tracer encore les fondations des maisons particulières. On rejoint enfin le pont ruiné en face du Forum. La rive droite, au-dessus du pont, offre le même aspect que celle que nous venons de parcourir et n'exige pas de description.

V. Ed-Deir. — Le mont Hor.

Pour terminer notre exploration de Pétra, il nous reste à conduire le voyageur à deux localités plus éloignées, à Ed-Deir et sur le mont Hor.

1° A **Ed-Deir.** Cette construction, une des plus remarquables de Pétra, se trouvant hors de vue de la ville, n'a pas été connue des premiers voyageurs. Une passe étroite, qui s'ouvre à l'angle N.-O. de l'enceinte, y conduit en 45 min. par des sentiers qui n'ont été rendus accessibles qu'au moyen d'une longue suite de marches taillées dans le rocher. Chemin faisant, on remarquera un grand nombre de cavernes qui ont évidemment servi d'habitations à en juger par les fenêtres dont leurs parois ont été percées. **Ed-Deir** (le Couvent) est un édifice monolithe taillé dans le flanc de la montagne, qui a de l'analogie avec le Khaznèh-Fir'oun, si ce n'est que les proportions en sont beaucoup plus grandes et l'effet encore plus imposant. Ce remarquable édifice a pu être ori-

ginairement un temple païen; mais il a, sans aucun doute, été approprié plus tard au culte chrétien. Nombre d'inscriptions semblables à celles que l'on connaît sous le nom de *sinaitiques* (V. p. 884.) se rencontrent aux environs.

En face du Deir, se dresse une haute falaise creusée à sa partie inférieure de plusieurs chambres et sur laquelle on s'élève, par des degrés taillés dans le roc, sur une plate-forme, où l'on trouve plusieurs soubassements de colonnes, et une chambre avec une niche richement sculptée, qui paraît avoir été le sanctuaire d'un ancien temple. On voit aussi quelques fragments de mosaïque. Le sommet de la falaise, au-dessus de cette plate-forme, présente encore quelques débris de constructions. De ce point, on voit se dresser, à quelque distance au S.-O., le mont Hor, et la vue s'étend au loin sur une chaîne de pics grisâtres dans la direction du wadi el-Arabah, et de la Palestine.

2° **Le mont Hor**, qu'une tradition ininterrompue, d'accord avec la Bible (Nombres, xx, 22-29) a signalé de toute antiquité comme le lieu où fut enseveli Aaron, le frère de Moïse, est nommé par les Arabes djébel-Nébi-Haroun (montagne du prophète Aaron). Le lieu n'est pas moins sacré aujourd'hui pour les musulmans qu'il ne le fut pour les anciens Hébreux, et après eux, pour les premiers chrétiens. On s'y rend en 2 h. de Pétra par un chemin qui part de la ville près du Zubb-Fir'oun et se dirige au S.-O. On gagne (30 m.) le pied de la montagne. Les pentes de celle-ci présentent un grand nombre de terrasses, qui ont dû porter autrefois des jardins. Les flancs rouges de la montagne sont profondément ravins par les pluies. Le sanctuaire qui en occupe le sommet (1 h. 30) n'a de remarquable que les souvenirs qui s'y rattachent et les impressions que ces souvenirs éveillent. Le bâtiment qui abrite le cénotaphe est de construction

certainement musulmane; mais on peut encore vérifier que les matériaux appartiennent, au moins en partie, à une construction antérieure. On y remarque aussi de vastes souterrains soutenus par des constructions voûtées. La vue que l'on embrasse du haut du Djébel-Hor est d'une étendue et d'une magnificence incomparables. Le regard plane sur presque tout le développement des montagnes de Seïr et sur les campagnes contiguës; sur la large vallée du wadi-Arabah, qui se perd aux deux extrémités de l'horizon, dans la double direction de la mer Rouge et de la mer Morte, et, au delà de cette grande vallée, sur le désert sans bornes qui se déploie vers le couchant.

Remarques générales sur Pétra et ses monuments.—L'aspect général des ruines, partout où elles sont accompagnées d'un travail d'ornementation, démontre suffisamment qu'elles sont toutes de l'époque romaine. Les tombeaux, par suite du grain peu compacte de la roche, ne conservent aucune inscription lisible qui puisse en fixer la date; mais tout annonce, dans le style de leur construction et de leurs ornements, qu'aucun d'eux n'est antérieur au temps d'Adrien, et, selon toute apparence, la plupart sont plus modernes. « Le siècle des Antonins, a dit à ce sujet M. Letronne, dont le sentiment sur ces sortes de questions était en général si fin et si sûr, semble être celui qui a vu s'élever la plupart de ces tombeaux, comme presque tous ceux de la décapole de Syrie, et l'on ne se tromperait peut-être pas beaucoup en renfermant l'époque de leur construction dans le même intervalle de temps qui a vu s'élever les temples de Baïbek et de Palmyre » (*Journ. des Savants*, 1836, p. 535). Ajoutons, quant à la destination même des excavations, que, bien que la très-grande majorité aient eu certainement une destination sépulchrale, toutes cependant n'ont pas ce caractère. On en a signalé un certain nombre qui, par leur disposition extérieure et intérieure, ont dû servir d'ha-

bitation. Et ici nous voulons parler de celles qui présentent un aspect relativement moderne; car il est certain que plus anciennement, dans les temps que l'on peut qualifier de primitifs, et même en descendant jusqu'à l'âge des prophètes, toute cette région des montagnes d'Edom était habitée par des populations troglodytes.

ROUTE 152.

D'HÉBRON A PÉTRA,

PAR LE WADI EL-ARABAH.

(59 h.)

D'Hébron au djébel-Ousdoum (16 h., R. 151); depuis l'angle S.-O. de la mer Morte (au pied du djébel-Ousdoum), on longe, entre le S. et le S.-O., le pied des montagnes de sel, toutes taillées par les torrents qui les traversent en hiver et qui viennent inonder la plaine du Ghôr. Cette plaine basse, périodiquement noyée, et, par suite, en partie marécageuse, qui borde l'extrémité S. de la mer Morte, porte le même nom que la longue vallée où serpente le Jourdain, entre la mer Morte et le lac de Tibériade. Après avoir dépassé (55 min.) l'extrémité méridionale du djébel-Ousdoum, on arrive (2 h. 35) au wadi el-Fikrèh, qui descend du plateau de l'O. (V. p. 857), et dont le lit apporte au Ghôr, durant la saison des pluies, une masse d'eau considérable. De l'autre côté du wadi, commence une chaîne de collines calcaires, de couleur blanchâtre, hautes de 20 à 25 mètres en moyenne, mais par endroits de 40 à 50 mètres, et qui, prenant bientôt leur direction à l'E., forment la ceinture méridionale du Ghôr. L'existence de ces collines et la direction de ces wadis, qui tous convergent vers la mer Morte, montrent la fausseté de l'hypothèse suivant laquelle le Jourdain se serait autrefois rendu à la mer Rouge. On longe le pied de cette ceinture de collines entre le S. et le S.-E., jusqu'à (2 h. 10 m.) une large et profonde ouverture qui

débouche dans le Ghôr sous le nom de *wadi el-Djeïb*. Ce wadi est le réceptacle de toutes les eaux qui, au temps des pluies, y affluent des hautes terres de l'O.; le wadi Djérafèh (V. p. 857) en est un embranchement supérieur. Le Djeïb présente, même desséché, l'apparence d'un grand fleuve; là où il arrive au Ghôr, ses berges, coupées à pic, n'ont pas moins de 50 mètres d'élévation. On remonte le lit de ce fleuve à sec, où l'on dépasse (2 h. 10 m.) le débouché du wadi-Hasb et quelques autres ravins qui tous affluent du côté de l'O.

Dès qu'on a dépassé, en avançant au S. et en remontant le Djeïb, la ceinture de hauteurs qui ferme le Ghôr, on est entré dans cette large dépression qui sépare le plateau d'Edom des hautes plaines d'et-Tih, et qu'on nomme le wadi el-Arabah. (V. p. 856.)

A mesure qu'on remonte le lit du Djeïb, ses berges, surtout celles de l'E., deviennent de moins en moins élevées; avant d'avoir atteint Aïn-Hafirèh, elles se sont abaissées presque au niveau de l'Arabah¹. La vue, longtemps confinée par l'encaissement profond du Djeïb, s'étend graduellement et embrasse un plus large horizon. Les montagnes que l'on a à sa gauche ou à l'E., se dessinent comme un massif élevé, presque vertical, en quelque sorte d'un seul bloc, surmonté çà et là de sommets arrondis, et que domine au loin, dans la direction du S., le pic sourcilieux du djébel-Hor. Les montagnes de la droite, ou de l'O., sont moins élevées, d'un aspect plus aride, et beaucoup plus déchirées par les nombreux ravins qui s'y sont frayé leur passage. On est frappé de la différence d'aspect que présentent ces deux chaînes. Celle de l'O., de nature calcaire, garde une teinte blanchâtre qui

¹ M. Schubert définit très-bien la nature et l'aspect de ces lieux, « le bassin desséché d'une petite mer intérieure, où se serait formé le large lit d'un fleuve. »

n'éveille que des idées d'aridité; tandis qu'à l'E., les montagnes granitiques d'Edom reflètent, sous les rayons qui les colorent, toutes les nuances du rose et du pourpre. On ne saurait s'empêcher de rapprocher dans sa pensée cet aspect de la chaîne édomite du nom même d'Edom, qui en hébreu signifie rouge. On arrive enfin (4 h. 15 m.) près d'une source d'eau potable nommée *Aïn el-Hafirèh*, non loin de là, au S., est une autre source plus considérable, l'*Aïn el-Waibèh*, qui est une des stations les plus connues de ce désert.

A partir de Aïn el-Hafirèh, on coupe obliquement la large plaine de l'Arabah en se portant droit au S.-E. sur le djébel-Hor. Une marche de 6 h. conduit au pied des montagnes d'Edom, à l'entrée du *wadi el-Abyad*, un des nombreux ravins qui débouchent sur le wadi el-Arabah. On remonte pendant 1 h. 15 m. le wadi el-Abyad, où l'on trouve une source abondante nommée *Aïn el-Tayibèh*; on coupe un peu plus haut (35 m.) le *wadi Roubat*, qui débouche, comme le précédent, sur l'Arabah, et, passant au pied du djébel-Hor du côté du S., on entre (2 h. 40 m.) dans l'enceinte du *wadi-Mouça* par son extrémité S.-O. (V. R. 151.)

La ligne que nous venons de suivre est la plus habituelle; elle nous a été fournie principalement par les itinéraires de M. de Bertou. M. Robinson, dans son excursion à Pétra par le wadi el-Arabah, a quitté beaucoup plus tôt le lit du Djeïb, et est entré dans la montagne par une passe beaucoup plus septentrionale. Le temps employé a été à peu près le même.

ROUTE 153.

D'HÉBRON A PÉTRA,

PAR LE PLATEAU OCCIDENTAL.

(40 h.)

Les premières marches vont directement au S. On passe (4 h. 15 m.) près du village de *Yatta*

(très-probablement le *Djoutha* de Josué), avant d'arriver (45 m.) à **Sémoua**, grand village dans une belle situation, sur une éminence assez élevée. C'est, on peut dire, le dernier lieu habité que l'on doit rencontrer sur cette route. Indépendamment des citernes, qui y sont assez nombreuses, on ne compte pas moins de sept sources dans les environs. D'après une détermination barométrique de M. Schubert, la plaine est à 722 mètr. au-dessus du niveau de la mer, près de 200 mètr. conséquemment, plus bas qu'Hébron. Sémoua est indubitablement l'*Eschemoa* de Josué.

Après ce lieu, on rencontre successivement *Ráfát* (25 m.), *el-Ghouvain* (50 m.) et *Mak-houïl* (1 h. 55 m.) toutes ruines sans intérêt; à 1 h. 50 m. de Mak-houïl, **el-Milh** a plusieurs puits et des ruines. M. Schubert avait déjà pensé, et M. Robinson a démontré que el-Milh doit être le site de la station de **Malatha** des documents romains et de la **Moladah** de l'Écriture. La vallée voisine porte encore le nom de *wadi Malath*.

On peut aussi venir jusqu'à el-Milh par la route plus orientale de Kourmoul et de Karyétein (R. 151), en touchant ensuite, à mi-chemin à peu près de Karyétein à el-Milh, au site ruiné de Tell-Ara'ad.

Ici ont disparu les dernières traces de champs cultivés. On est entré dans les solitudes qui précèdent le désert.

Arârah, (2 h. 5 m. d'el-Milh), station qui a plusieurs puits et des restes d'anciennes habitations, doit être l'**Arôër** du livre de Samuel. A 2 h. 5 m. de là se présente une petite chaîne de hauteurs appelée *Koubbèt el-Baoul*, remarquable en ce qu'elle forme le point de partage entre les versants opposés de la mer Morte et de la Méditerranée. Le *wadi el-Faiya*, qui y a son origine du côté de l'E., va se réunir au *wadi ez-Zo'ara* (R. 151, p. 860), tandis qu'à l'O. le *wadi-Arârah* va rejoindre le *wadi es-Séba'*, dont

les eaux, en hiver, vont se perdre dans la Méditerranée, au sud de Gaza.

Après le *Koubbèt el-Baoul*, on coupe (40 m.) le *wadi-Abou-Toraïfeh*, on passe (35 m.) au site ruiné de *Kourneb*, (**Thamara**) et l'on se trouve (10 m.) au haut d'une côte dont la descente (20 m.) est assez facile. M. Schubert a trouvé, par une observation barométrique, 495 mètr. pour la hauteur de la plaine de Kourneb au-dessus du niveau de l'Océan.

On voit que, depuis Hébron, la descente, quoique peu sensible, a été continue. Au point où l'on est arrivé, elle va devenir beaucoup plus prononcée.

A 3 h. 10 m. de cette première descente, on arrive au haut d'une autre côte beaucoup plus roide et plus longue. L'altitude de ce point a été trouvée par M. Schubert de 466 mètr. La descente prend environ 1 h. Pour cette descente, on peut suivre trois passes, distantes d'une heure environ l'une de l'autre. La plus orientale est appelée par les Arabes *es-Soufeï*, celle de l'O. *Yémèn*, et celle du centre *es-Safah*. La passe de Yémèn (ou « de la droite ») est la plus fréquentée, parce qu'il y a de l'eau à sa partie supérieure.

A 10 m. du débouché de la passe d'*es-Safah*, on voit les restes d'un fortin qui fut sûrement destiné autrefois à en garder l'approche. 25 m. de plus conduit au bord du *wadi el-Fikrèh*, ravin large, mais peu profond, qui vient de loin dans le désert de Tih, et qui, en hiver, porte au Ghôr, par le S. du djébel-Ousdoum, une masse d'eau très-considérable (R. 152, p. 857). A ce point du wadi, le baromètre de MM. Erdl et Schubert leur accusa 5 pieds au-dessous de la mer Rouge, conséquemment 1439 pieds (467 mètr.) plus bas que le sommet de la longue et rapide montée d'*es-Safah* et 1225 pieds (396 mètr.) au-dessus de la mer Morte. Ici commencent à se montrer les premiers mimosas.

A partir du point où l'on a coupé le lit desséché du *wadi el-Fikrèh*, on passe successivement plusieurs autres wadis, dont chacun marque un gradin de la descente qui va bientôt aboutir à l'Arabah. Ce sont : (2 h. 5 m.) le *wadi es-Sik*, (40 m.) le *wadi el-Kharâr*, (40 m.) le *wadi-Koufâfijèh*, (45 m.) le *wadi Abou-Djerradèh*, (2 h. 55) le *wadi el-Mouhallèh*, et enfin (40 m.) le *wadi el-Mirzaba*. On débouche ensuite (35 m.) dans le *wadi el-Arabah*, et bientôt après on arrive à la station de *Aïn el-Waïbèh*, une des plus importantes de l'Arabah, à cause de ses sources qu'abritent quelques bouquets de palmiers. L'eau, cependant, en est fortement imprégnée d'une saveur sulfureuse. — De Waïbèh au *wadi-Mouça*, voy. R. 152.

ROUTE 154.

DE PÉTRA AU SINAI.

PAR LE CHATEAU D'AKABAH.

(De 76 à 78 h., dont 28 de *wadi-Mouça* à El-Akabah, et 50 environ d'El-Akabah au Sinai.)

On descend de *wadi-Mouça* à l'Arabah par le *wadi-Kouschaïbèh*, gorge longue, sinieuse et assez difficile, qui contourne au S. le pied du djébel-Hor. Cette descente emploie environ 7 heures. La marche jusqu'au château d'El-Akabah, en descendant du N. au S. la large vallée du *wadi el-Arabah* qui a tous les caractères du désert, n'offre à l'observation que peu de points dignes d'intérêt. Sorti du *wadi Kouschaïbèh*, on coupe (35 m.) le *wadi-Ma'afrah*, et l'on arrive un peu plus loin (1 h. 40 m.) à un point nommé *es-Satèh* (le toit), que M. de Bertou (*Bull. de la Soc. de Géographie*, 1839, t. XI, p. 292, et t. X, p. 28), comme, avant lui, MM. Erdl et Schubert (*Reise in das Morgenland*, t. II, p. 396 et suiv., 1839), croient être le point le plus élevé de l'Arabah (2222 pieds au-dessus de la mer Rouge, suivant le premier,

2046 suivant le second), et qu'ils regardent comme la ligne de partage des deux pentes générales de cette grande vallée. La pente du N. ayant son inclinaison vers la mer Morte, la pente du S. se portant vers la mer Rouge¹.

A 1 h. 35 m. du *Satèh* sont des ruines appelées *Kassr el-Kâa* (le Château de la plaine). De là au *wadi Dalégghèh*, 40 m., et, à 2 h. 40 m. au S. du *wadi Dalégghèh*, le *wadi Gharandèl*. De ce dernier wadi aux sources d'*Aïn el-Ghadhyân*, dont l'eau est fortement imprégnée de soufre, on compte 6 h. 20 m., et d'*Aïn el-Ghadhyân*, il y a encore 7 h. 40 min. de marche jusqu'à

Akabah. Ce lieu n'est qu'un pauvre village abrité sous des plantations de palmiers, et qui entoure un château quadrangulaire de forme oblongue, flanqué d'une tour à chacun des quatre angles. Ce château, où le vice-roi d'Égypte entretient une petite garnison, n'a d'autre objet que de protéger le pèlerinage de la Mekke, et de servir de dépôt aux provisions pour les pèlerins. Il est situé sur le bord oriental de la bifurcation de la mer Rouge, qui en prend le nom de golfe d'El-Akabah (*Elanites sinus*), à 40 min. de la pointe extrême du golfe, où des monceaux de décombres sans nom marquent le site de l'ancienne **Elana**, l'**Elath** des livres hébreux. L'existence d'Elath est très-ancienne, puisqu'elle est mentionnée dans l'Exode; tout près de là (peut-être sur l'emplacement actuel d'El-Akabah, où la côte forme un petit havre) était, dès la même époque, le port d'**Ezion-gabêr**, qui devint si fameux au temps de Salomon comme point de dé-

¹ Ce fait est très-contesté, notamment par Robinson, (t. II. append. note xxxvii). Suivant le docteur Roth (*Mittheilungen de Petermann* 1838 p. 5 et p. 158), ce point de partage serait à 11 h. plus au S. aux sources de *Ghadhyân*, qui ne sont élevées selon lui que de 55 mètr. au-dessus de la mer Rouge. De nouvelles observations seraient nécessaires pour décider cette question, qui intéresse à un si haut point la géographie physique de cette région.

part des flottes qui allaient à Ophir. Aujourd'hui Akabah n'a plus même un simple bateau.

La route de wadi-Mouça au château d'el-Akahab par l'E. des montagnes de Chéra (*Seïr*) n'a été jusqu'à présent suivie par aucun voyageur, si ce n'est par M. Léon de Laborde, en 1828 (*Voyage de l'Arabie Pétrée*). Cette ligne, qui était autrefois la grande voie de communication commerciale des caravanes nabathéennes entre *Pétra* et *Leuce Come*, et où se reconnaissent encore les traces d'une route très-probablement romaine, serait cependant bien digne d'être explorée de nouveau avec quelque détail. M. de Laborde y a signalé des ruines importantes, notamment celles que les Arabes nomment *es-Sabra*, à 2 h. au midi de wadi-Mouça.

Pour la sécurité du voyage d'el-Akahab au Sinai, il est nécessaire de s'entendre avec un cheïkh des Arabes Haouât. Des Américains, qui, au mois de janvier 1857, avaient refusé le tribut de 6 livres sterl. (pour six personnes) exigé par ce dernier, furent attaqués sur la route, et ne rachetèrent leur vie que par une contribution de 100 livres sterl.

Nous ne décrivons pas le détail de cette route. Une succession ininterrompue de montagnes et de vallées sauvages, sans un seul lieu habité dans une étendue de huit journées, n'est guère susceptible d'une description utile, d'autant plus que la ligne suivie par les guides, sans varier essentiellement, n'est pas toujours absolument la même. Il nous suffira d'en signaler les grands traits. Pour plus de détails, nous renverrons le lecteur aux ouvrages de Burckhardt, Rüppell, Schubert, de Laborde et Stanley, mais surtout de Smith et Robinson.

Pendant deux jours, après avoir quitté El-Akahab, on longe la côte du golfe Elanitique (21 h.), ayant à gauche la mer, silencieuse comme le désert, et à droite de hautes montagnes. Une fois par an des barques remontent le golfe,

portant à l'Akahab des provisions pour les pèlerins de la Mekke; le reste de l'année, pas un bateau ne sillonne ces eaux jadis si vivantes. Mais si l'homme manque à la scène, la scène elle-même, telle que l'a faite la nature, est un des beaux panoramas de ces contrées. A 4 h. du fond du golfe, on remarque à gauche la petite île de *Kouryèh*, voisine de la côte, avec les restes d'un ancien fort sarrasin. Outre les nombreux wadis qui débouchent à la côte, on trouve, après avoir marché 7 ou 8 heures depuis l'Akahab, une suite de passes qui dominent le littoral sur une étendue de près de 4 heures, véritables thermopyles dont une ou deux sont d'une ascension difficile. C'est la chaîne rocheuse du djébel et-Tih, dont les escarpements couvrent au N. la presqu'île du Sinai (p. 857), qui vient appuyer ici ses derniers contreforts. Les deux passes principales qu'on rencontre ensuite sont celles de *Chérafyèh* et d'*Oum-Haïyèh*.

A 12 h. de la passe d'Oum-Haïyèh et à 20 h. d'El-Akahab, on laisse à sa droite le débouché du *wadi-Wéïr* (dont plusieurs voyageurs ont remonté ou coupé la partie supérieure, où il porte le nom de *wadi el-Aïn*). C'est une des plus longues et des plus remarquables vallées de toute cette région. Elle réunit, au temps des pluies, les eaux d'un territoire considérable, et arrive à la mer avec l'abondance d'un grand fleuve et l'impétuosité furieuse d'un torrent.

C'est après avoir dépassé ce wadi, au lieu dit *Aïn en-Nouwaïbid*, que la caravane, tournant au S.-O., quitte ordinairement la côte pour s'enfoncer dans l'intérieur. Dès lors ce n'est plus qu'un labyrinthe de gorges sauvages, de profonds ravins et de chaînes de rochers où se montre rarement quelque signe de végétation. On est encore à 28 ou 30 h. du couvent de Sainte-Catherine et du mont Sinai. Quelques vallées, en bien petit nom-

bre, contrastent seules avec ce caractère universel d'aridité. Il faut mentionner, à 9 h. 30 de la côte, une source appelée *Aïn el-Hadhra*, la seule de ces régions qui ne tarisse jamais, et que l'on identifie, non sans beaucoup de probabilité, avec la station de *Hazéroth* où les Israélites, après avoir quitté le Sinai sous la conduite de Moïse, s'arrêtèrent pendant sept jours (Nombres, xi, 35; xxxiii, 17). Du haut d'une chaîne de hauteurs que l'on franchit à 5 h. 30 d'El-Hadhra, on embrasse, pour la première fois depuis qu'on est entré dans les gorges de la péninsule, un grand et bel horizon. Au S.-O., on voit se dessiner, avec ses pics majestueux, le large massif des montagnes sinaïtiques; au N.-O. et au N., s'étend la chaîne du djébel et-Tih, aux sommets aplatis; à l'O., on aperçoit au fond de l'horizon la belle chaîne des montagnes d'Arabie qui borde la côte orientale du golfe, et au dernier plan, par delà ces montagnes, une chaîne encore plus élevée à demi-voilée de vapeurs bleuâtres. On entre ensuite (1 h. 30) dans le *wadi-Sayâl*, longue vallée qui dans un endroit s'étend en une large plaine, et qui en hiver, comme le *wadi-Wéïr*, devient une grande rivière grossie de nombreux affluents, dont les eaux s'écoulent au S.-E. jusqu'à la mer. On remonte le Sayâl pendant 8 heures, pour entrer, 2 h. plus loin, dans le *wadi ech-Cheïkh*, près de la source d'Abou-Souweïrah.

On y rencontre ensuite (30 min.) une petite chapelle surmontée d'un toit blanc de forme conique, et qui renferme la tombe du cheïkh Salèh, dont la vallée a pris son nom. C'est un des lieux de la péninsule les plus vénérés des Arabes. La tombe appartient aux Touâra; eux seuls ont le privilège d'être inhumés dans cette terre sainte. De là, on gagne (2 h.) le pied de la montagne où se trouve le couvent de Sainte-Catherine. On

laisse au N.-O., la vaste plaine d'*Er-Rahah*, où la tradition commune, comme le témoignage de beaucoup d'explorateurs bibliques, Robinson, etc., place le campement des Hébreux; et après 25 min. de marche à travers un vallon étroit et rocailleux, on atteint enfin le couvent. (V. p. 885.)

ROUTE 155.

D'HÉBRON AU SINAI,

PAR LE DÉSERT DE TIIH ET AKABAH.

127 h. environ, dont 77 h. d'Hébron à El-Akahab, et 50 d'Akahab au Sinai.

C'est la route que MM. Smith et Robinson ont suivie en 1838. M. Robinson, qui hésitait entre cette route et celle du wadi el-Arabah, dit expressément qu'il a choisi la première « parce qu'elle est la plus aisée; » et par le fait, on ne voit pas que ni lui, ni les autres voyageurs qui ont pénétré dans ces solitudes, y aient rencontré ni difficultés ni dangers, sous leur escorte arabe, bien entendu. On voit même par le document romain connu sous le nom de Table de Peutinger, que la ligne qui va de la Palestine méridionale à *Elana* (à la tête du golfe d'Akahab) était alors la route habituelle des caravanes, et cette circonstance donne à cette ligne un intérêt archéologique particulier; M. Robinson y a retrouvé en effet plusieurs des stations notées sur la Table.

La route, à partir d'Hébron, prend un peu plus à l'O. que celles que l'on suit pour aller au wadi-Mouça (R. 151 et 153). Après avoir touché à plusieurs villages, elle conduit (14 h.) à une station qui possède deux puits profonds avec des ruines, et dont le nom de *Bir es-Seba* a été reconnu depuis longtemps comme représentant le *Berséba* de l'Écriture. C'est un des sites les plus anciennement illustrés par l'histoire des Patriarches Abraham, Isaac et Jacob (Genèse XXI, XXII et XXVII). C'est de là que

partit Jacob avec ses fils pour descendre en Égypte (Gen. XLVI). Ce lieu est mentionné aussi dans l'histoire de Samuel (I, Sam., VIII) et dans celle d'Elie (I, Rois, XIX); là était la limite de la terre promise, qui s'étendait « de Dan à Berséba. » Au temps de saint Jérôme, les Romains y avaient une garnison; plus tard, elle est citée dans les Notices comme une ville épiscopale. Le *wadi es-Seba'*, au bord duquel le lieu est situé, appartient à un embranchement de vallées dont les eaux, en hiver, ont leur écoulement un peu au S. de Gaza.

Les puits de Bir es-Séba, situés au côté N. du wadi, ont un air de grande antiquité, et contiennent toujours de l'eau vive. Le plus grand mesure 3 mètr. 66 de diamètre, et 13 mètr. 40 de profondeur. Les ruines (pierres taillées, fondations, débris de poteries) couvrent un espace de près de 1 kilomètre.

A 6 h. de là vers S.-S.-O., des ruines considérables, connues des Arabes sous le nom de *Khalasah*, signalent, comme l'a bien montré M. Robinson, l'emplacement de la station romaine d'*Elusa* mentionnée dans Ptolémée et sur la Table théodosienne ou Carte de Peutinger.

On atteint ensuite (3 h.) *El-Khorabéh*; il y a là quelques ruines avec les restes d'une église. Le lieu n'est qu'à 335 mètr. d'altitude au-dessus de la mer. Cette partie du plateau, dont le sol est alluvial, forme une dépression très-prononcée qui s'étend jusqu'à Gaza.

La station qui suit dans les documents de l'époque romaine, *Eboda* de Ptolémée, *Oboda* de la Table, se retrouve également à *Abdéh*⁴, site ruiné à 10 h. S.-S.-O. de *Khalasah*. On y voit les restes d'une grande église grecque et ceux d'un fort, lequel était situé, de

⁴ Parmi les Arabes de M. Robinson, les uns nommaient le lieu *Abdéh*, d'autres *'Aoudjéh*. D'après le journal de Seetzen, *'Aoudjéh* serait un site distinct d'*Abdéh*.

même que l'église, sur une hauteur qui domine au loin la plaine. La forteresse avait des citernes et des puits profonds, revêtus de murs d'un bon travail. Au pied de cette hauteur, du côté du S., on reconnaît encore des restes d'habitations nombreuses, et les champs environnants gardent des traces de culture.

La station suivante, sur la carte romaine, est *Lyssa*. On arrive en effet, à 14 heures d'*Abdéh*, à une vallée dont le nom de *wadi el-Lousân*, correspond bien évidemment à la dénomination ancienne; néanmoins les informations de M. Robinson ne lui révélèrent l'existence d'aucune ruine connue des Arabes dans les environs. Il est probable que l'ancien site était sur un point plus élevé de la vallée, ce qui indiquerait que la ligne de route marquée sur la Table théodosienne prenait une autre direction que la route du voyageur américain. Cette conclusion semblerait d'autant plus probable, que M. Robinson, sur la ligne qu'il a suivie, n'a pu retrouver aucun indice des trois autres stations marquées sur la Table entre *Lyssa* et *Aïla* (ou *Ælana*); à savoir, *Cypsaria* (ou *Gypsaria*), *Rasa* (nom qu'il faut lire *Gerasa*), et *Diana*. D'autres investigateurs, qui porteraient leurs recherches plus à l'E. que la ligne de route de M. Robinson, seraient peut-être plus heureux.

Dans l'intervalle d'*Abdéh* au wadi *el-Lousân*, et, à ce qu'il semble, au milieu du pays montueux que MM. Smith et Robinson ont laissé à l'E., il doit se trouver, d'après le rapport qu'en a fait un voyageur anglais, M. Rowlands (dans l'Appendice, de la Description de Jérusalem de M. G. Williams, *The Holy City*, etc., Lond., 1845), il doit se trouver, disons-nous, un lieu où une source abondante et pure est connue des Arabes sous le nom de *Aïn Kadésa*. M. Rowlands a cru retrouver là le site de *Kadesch Barne'a*. Cette localité de *Kadesch*, dont la détermination a donné et donne encore lieu maintenant

à tant de suppositions différentes, est d'une si grande importance pour l'éclaircissement de la géographie de l'Exode, qu'il serait d'un extrême intérêt de vérifier sur les lieux mêmes la découverte de M. Rowlands, et de recueillir sans parti pris les traditions qui peuvent se rattacher à cette localité d'*Aïn Kadésa*. C'est un point que nous avons cru devoir signaler à l'attention des voyageurs qui se trouveraient pour cela dans des circonstances favorables.

Après, comme avant le wadi *Lousân*, on coupe de fréquentes vallées séparées par des mouvements de terrain plus ou moins prononcés; mais on rencontre, à 10 h. 1/2 au S. du wadi *el-Lousân*, au delà du grand wadi *el-Koureiyéh* des hauteurs qui, bien que peu remarquables (au moins sur ce point), ont cependant cet intérêt particulier, qu'elles forment la ligne de partage entre le versant E. incliné vers le bassin enfoncé de la mer Morte, et le versant O. qui aboutit au fond de la Méditerranée. Immédiatement au N. de cette ligne de faite est le petit wadi *el-Haikibéh*, affluent du wadi *el-Koureiyéh*; au S. de la ligne, la première vallée est le wadi *el-Gahâhâgyth*, embranchement du wadi *el-Djrafêh*. Ce dernier est le grand affluent du wadi *el-Arabah* (V. p. 857). On en coupe la partie supérieure à 5 h. 45 min. plus loin vers le S.; et de là 13 h. 30 de marche, dans la direction S.-S.-E., conduisent à l'extrémité des plaines, qui viennent aboutir ici à un escarpement considérable, prolongement des hauteurs qui encaissent à l'O. le wadi *el-Arabah*. Du haut de cet escarpement, la descente, par endroits très-rude, demande plus de 4 heures. Elle aboutit au fond même du golfe d'*Akabah*, à 1 h. 25 du château de ce nom. Cette gorge longue et difficile n'est communément désignée que sous le nom même d'*El-Akabah*, terme qui désigne en arabe une montée, une passe de montagne; et c'est de là que le château qui a remplacé les

villes anciennes d'*Eziongaber* et d'*Elath* a pris son nom moderne.

ROUTE 156.

DU SINAI A HÉBRON,

PAR LE DÉSERT DE TÏH.

(105 h.)

L'apparence d'uniformité qui, à distance, plane sur l'espace tout entier compris entre le wadi *el-Arabah* et l'isthme de Suez, fait place à une tout autre impression lorsqu'on pénètre dans l'intérieur de ces vastes solitudes. De même que le Sahara africain et les plaines intérieures de l'Arabie, le désert de Tih n'a qu'un trait qui soit commun à toute son étendue et qui le caractérise, c'est le manque d'eau, au moins le manque d'eaux permanentes; quant à la configuration même de sa surface, elle est aussi variée, aussi accidentée que celle de tout autre pays de plaines. Les nombreux wadis ou vallées sèches qui le sillonnent, les groupes de hauteurs qui surgissent entre ces vallées, et même les chaînes assez considérables qui couvrent plusieurs parties du désert, en diversifient le relief.

La relation de M. Russegger jette une vive clarté sur la configuration générale du désert de Tih; elle en a modifié notablement la carte, en même temps qu'elle l'a enrichie de nombreux détails. Les observations barométriques faites sur plusieurs points ont fixé les idées sur les grands traits de la configuration du désert, aussi bien que sur ses pentes générales et les inflexions de quelques-unes de ses parties.

La ligne de route de M. Russegger part du mont Sinai. Elle se porte de là droit au N., et le voyageur arrive en 15 h. et demie, après avoir franchi plusieurs échelons avancés, au pied même de la chaîne appelée *djébel et-Tih*, qui couvre au N. toute la largeur de la presqu'île. La passe par laquelle on gravit jusqu'au sommet

de l'escarpement est nommée *Nakk oum-Rakhé* (ou, selon la carte de M. Robinson, *Nakk el-Mouréikhé*). C'est une montée de deux heures; le sommet de la passe est à 1415 mètr. au-dessus du niveau de la mer. La pente, beaucoup moins longue et moins rapide que la montée du S., conduit au plateau. La première impression, quand on embrasse du regard les plaines immenses où l'on va s'engager, est celle d'une mer de sable semée de rochers isolés pareils à des îles, et où l'horizon est limité à droite (c'est-à-dire à l'E.) par une chaîne crayeuse d'aspect blanchâtre et d'une assez grande élévation, qui se dirige vers le N. et qu'on nomme le mont *Edjmèh*. Cependant le sol n'est pas précisément sablonneux, et encore moins de sable mobile, comme on se le figure communément; c'est plutôt un terrain graveleux ou pierreux, dur et résonnant sous le pied des chameaux. C'est le même fond que celui qui constitue le désert de l'isthme de Suez. A 3 heures et demie seulement du sommet de la passe, le voyageur trouva, à une altitude de 919 mètr., la tête du *wadi el-Arich*, le grand réceptacle de toutes les eaux hivernales du désert; de ce point où il commence jusqu'à son débouché près du château d'*el-Arich*, dont il prend le nom, le lit du wadi peut avoir un développement de 60 à 70 lieues. En hiver, c'est une véritable rivière, qui justifie bien la dénomination de *Nahal-Mitzraïm*, ou torrent d'Egypte, que lui applique l'Écriture. M. Russegger suivit pendant 18 heures le lit desséché du wadi el-Arich, en se portant constamment au N. ou au N.-N.-O. Une observation barométrique faite à 5 h. de la tête du wadi (à la source de Redjim), lui accusa une altitude de 809 mètr.; à 10 heures de là, toujours dans le wadi el-Arich, il trouva pour altitude 651 mètr. En quittant le lit du wadi, il inclina un peu sur la droite pour gravir

la pente du djébel-Edjmèh, qui est moins une chaîne proprement dite que l'escarpement, le ressaut d'un des mouvements de terrain, pareils à de larges paliers, qui accidentent la surface du plateau. De l'autre côté de la montée du djébel-Edjmèh, le voyageur trouva pour altitude 612 mètr. A 11 h. de là, toujours dans la direction N. en inclinant légèrement à l'E., il coupa la route des pèlerins de la Mekke à une station bien connue, appelée

Khân-Nakhl ou **Kâl'at en-Nakhl** (le khân ou le château des Palmiers). C'est une enceinte en pierre, de forme carrée, dans l'intérieur de laquelle se trouvent une petite mosquée, deux sources, quelques palmiers et des abris pour les pèlerins. Un petit village contigu renferme quelques soldats avec leurs familles, formant la garnison de ce poste. L'altitude de ce point est de 454 mètr.

De cette station, la direction de la ligne de route reste assez régulièrement N.-N.-E. La route coupe ensuite (14 h.) *wadi-Khéreïr*, l'embranchement le plus considérable du wadi el-Arich; M. Robinson, qui, plus à l'E., a aussi coupé la même vallée (V. p. 877, écrit Koureïyèh. La route du voyageur croise de nombreux wadis, franchit à plusieurs reprises des hauteurs plus ou moins abruptes, et laissant un peu à droite (ou à l'E.) le site ruiné d'Abdèh ou *Eboda*, (V. p. 876), atteint (20 h. et demie du wadi Khéreïr) le **wadi-Erhèba**, que M. Robinson écrit, sans doute plus correctement, er-Rouhaïbèh. Ici la ligne de route de M. Russegger rejoint celle de M. Robinson, et reste la même jusqu'à Hébron (21 h.). (V. R. 155.)

ROUTE 157.
DE GAZA AU CAIRE
PAR PÉLUSE ET SUEZ.
(81 h. 9 jours.)

Cette route est aujourd'hui presque abandonnée depuis que la navigation à vapeur et le chemin de fer permettent

de se rendre de Jaffa au Caire en 41 h. Nous l'indiquerons cependant brièvement parce que quelques voyageurs pourraient désirer voir, en venant de la Palestine, el-Arich, Péluse et le tracé projeté du canal de Suez. On ne peut la parcourir qu'à dos de chameau.

A partir de Gaza, on suit la côte dans la direction du S.-O., on croise (1 h. 30) le wadi-Cheri'ah, pour atteindre (1 h. 30) *Deïr el-Belah* (le couvent des dattes) village entouré de jardins et bien fourni d'eau, qui paraît répondre à la forteresse **Daron** des croisés, peut être aussi au **Darom** d'Eusèbe. Plus loin (3 h.) est *Khân-Younas*, également entouré de jardins, et qui répond peut-être au **Ténisas** d'Hérodote. *Reïfah* (1 h.) l'antique **Raplira**, mentionnée dans les guerres des Ptolémées et des Séleucides, ainsi que dans la marche de Titus sur Jérusalem (Josèphe, G. d. J.) ne présente plus que quelques ruines perdues dans les sables près de la mer. Au delà on s'engage dans le désert, et l'on marche le long d'une chaîne de dunes qui cache la mer, jusqu'à (9 h.) **El-Arich**, l'antique **Rhinocolura**, où débouche le grand wadi el-Arich, aboutissant de toutes les eaux du désert de Tih (V. p. 857). Il répond probablement au *torrens Egypti* des anciens géographes. **Rhinocolura** était sous les Pharaons un lieu d'exil pour les criminels. Selon Diodore de Sicile, on leur coupait le nez, et de ce supplice est venu le nom de la ville. — El-Arich est bâti sur une éminence, à 800 mètr. environ de la mer; elle est entourée d'une vieille fortification massive, et l'on y voit quelques débris de colonnes de marbre.

La route des caravanes laisse ensuite sur le rivage, à environ 10 h. à l'O. d'el-Arich, *Straki*, qui paraît être l'**Ostracina** de Pline, et atteint (12 h.) *Katyèh* qui est peut-être l'antique **Pentascœnon**. De *Katyèh*, on peut, en se dirigeant au N.-O., atteindre (6 ou 7 h.) *Faramah* et *Timèh*, qui marquent l'ancien emplacement de Péluse. (V. R. 163.)

Section II. — La presqu'île sinaïtique.

I. Aperçu géographique.

Entre les deux golfes étroits que la mer Rouge, en se bifurquant, forme à son extrémité septentrionale, s'étend une grande péninsule appelée la presqu'île de Sinaï, du nom de la montagne consacrée par les souvenirs de la mission de Moïse. Cette presqu'île, dans sa forme triangulaire, a une étendue considérable. En voici les grandes dimensions. Depuis sa pointe australe (le Râs-Mohammed) par 27° 43' 24", jusqu'à la partie centrale du djébel et-Tih, qui couvre la péninsule au N. et la sépare du désert, on ne mesure en droite ligne qu'un degré et demi ou moins de 40 lieues; mais les côtés, baignés par les deux golfes, présentent un plus long développement. La longueur du golfe d'Akabah, à le prendre du Râs-Mohammed, est de 2 degrés ou 50 lieues; celle du golfe de Suez est de 3 degrés. Enfin, la distance de la tête des deux golfes, mesurée sur la route des Pèlerins de Suez à Kala'at el-Akah, est de 60 lieues environ. Ainsi que l'a justement remarqué un savant explorateur des terres bibliques, M. A. P. Stanley (*Sinaï and Palestine in connection with their history*. Lond. 1856, in-8°), les deux golfes qui enveloppent la presqu'île sinaïtique, en devenant alternativement la route du commerce, de l'Inde, et, par le commerce, le lien des diverses contrées de l'Asie, ont donné à cette région aride de la haute Arabie, non moins que les traditions sacrées du peuple hébreu, une place éminente dans l'histoire du monde. Et combien plus grand encore sera le rôle que prépare au golfe de Suez et à la mer Rouge le canal de communication des deux mers!

Un massif montagneux, qui sur-